

hommes placés dans de telles conditions développent plus de richesse que de population; ils produisent plus vite qu'ils n'engendrent, et tandis que le mouvement des générations parmi eux semble confirmer la théorie de Malthus, le mouvement de la production la contredit. C'est là un fait grave, de moins en moins aperçu, il est vrai, dans nos vieilles sociétés anti-juridiques, mais dont il importe de tenir compte.

« Je suppose que deux hommes, isolés, sans instruments, disputant aux bêtes leur chétive nourriture, rendent une valeur égale à 2. Que ces deux hommes changent de régime et unissent leurs efforts; qu'ils multiplient leur puissance par la division, par les machines, par l'émulation qui vient à la suite, leur produit ne sera plus comme 2, il sera, je suppose, comme 3, puisque chacun ne produit plus seulement par soi, mais aussi par son compagnon. Si le nombre des travailleurs est doublé, la division devenant, en raison de ce doublement, plus grande qu'auparavant, les machines plus puissantes, le concours plus énergique, ils produiront comme 6; si leur nombre est quadruple, comme 12. Cette multiplication du produit par la division du travail, les machines, la concurrence, etc., a été démontrée maintes fois par les économistes: c'est une des plus belles parties de la science, le point sur lequel tous les auteurs sont unanimes.

« Donc, si la puissance de reproduction génitale est comme 2, 4, 8, 16, 32, 64, la puissance de reproduction industrielle sera comme 3, 6, 12, 24, 48, 96. — En autres termes, dans une société régulièrement organisée, tandis que la population s'accroît selon une progression géométrique dont le premier terme est 2 et le multiplicateur 2, la production s'accroît selon une progression géométrique dont le premier terme est 3 et le multiplicateur 3. » (*Système des Contradictions économiques*, t. II, p. 319, édition de Garnier frères.)

Voilà ce que j'écrivais en 1845, après avoir lu Malthus. Serait-ce un parti pris chez ses disciples, après avoir crié qu'on ne les lit pas, de ne pas lire leurs adversaires?

XXXIX. — De ces deux redressements, tant sur la ten-

dance de la population que sur celle de la production, il résulte déjà que le problème a été mal posé par Malthus. Il devait dire :

1. En *principe*, la population considérée dans sa cause purement organique *tend* à s'accroître, si rien ne lui fait obstacle, selon une progression géométrique, par chaque période de 18, 25, 30 ans ou au delà. Sous ce rapport, il en est de la race humaine comme de toutes les espèces animales et végétales : sa puissance de reproduction est de soi illimitée, et elle agit avec une rapidité prodigieuse.

2. En *principe* aussi la production, si rien ne l'entrave, *tend* à s'augmenter à son tour selon une progression géométrique, plus rapide encore que la première.

De sorte que la production dans une société travailleuse allant plus vite que la population, il resterait à la fin de chaque période un solde de richesse non consommée, expression du progrès social dans l'industrie et le bien-être.

3. Or, en FAIT, et nonobstant les quelques exemples qu'on peut citer de cet accroissement rapide et simultané de la population et de la richesse, ce n'est pas ainsi, dans notre vieux monde, que les choses se passent. D'un côté, ni la population ni la production ne vont de ce pas, et, ce qui est plus étrange, la seconde est toujours en arrière de la première. D'autre part, il est manifeste que, la terre étant limitée, par conséquent le capital naturel de l'humanité ayant des bornes, population et richesse ne peuvent s'augmenter indéfiniment.

4. Plusieurs questions se présentent donc à résoudre.

En premier lieu, la raison, le travail et la Justice, les trois grandes facultés qui distinguent l'homme du reste des animaux, ne modifient-elles pas, par leur développement, la fécondité naturelle de l'espèce?

Qu'est-ce qui, d'un autre côté, trouble le développement de la production et retarde sa marche?

Enfin, élimination faite des éléments subversifs et anormaux dont la présence peut-être signalée dans les deux séries, quelle est la loi d'équilibre de la population, dans ses rapports avec la richesse produite et avec l'étendue du globe?

Nul doute que, si Malthus se fût posé le problème en ces termes, il ne fût arrivé à des conclusions toutes différentes.

Il aurait compris que l'équilibre cherché devait se trouver entre deux forces corrélatives agissant en pleine liberté, dégagées par conséquent de toutes les causes perturbatrices qui en faussent l'expression.

Il se serait dit que, si la famine, les maladies, la guerre, l'infanticide, la prostitution et l'avortement, sont les moyens anormaux et violents, qu'emploie la nature contre les populations indisciplinées et exorbitantes, il n'y aurait pas plus de raison dans le *moral restraint* imaginé par lui pour remplacer les susdits moyens; qu'une pareille intervention du libre arbitre, loin de remédier au mal, ne ferait que le consacrer, en accusant l'anomalie de la nature, l'absurdité de la science, et l'ignominie de la société.

XL. — Arrêtons-nous un moment sur cette étrange morale de Malthus, publiquement enseignée et encouragée par l'Académie des Sciences morales et politiques.

Si vous disiez à un enfant : Voici une montre, je vous la donne; elle ne marche pas toute seule; mais, chaque fois que vous entendrez sonner l'horloge à la ville, vous n'avez qu'à pousser l'aiguille et la mettre sur l'heure, cet enfant rirait de vous. — Si elle ne va pas toute seule, dirait-il, je n'en ai pas besoin.

Il en est ainsi de l'organisme social, avec cette différence cependant que la société, pas plus que le système planétaire, n'a besoin qu'on la remonte; le mouvement lui est donné et son équilibre assuré pour l'éternité. Tout ce qu'elle nous demande est de marcher avec elle, c'est-à-dire de travailler, et de pratiquer la Justice. A cette condition la terre, quoiqu'elle n'ait que dix mille lieues de circonférence, et que les trois quarts de sa superficie soient couverts par l'Océan, ne nous manquera pas, le couvert non plus.

L'école de Malthus n'est pas de cet avis.

Elle, qui à l'occasion affecte le plus profond respect

pour la religion et la Providence, sur la question de population se montre d'une incrédulité brutale. Elle, qui en tout et partout professe le *laissez faire laissez passer*, qui reproche aux socialistes de substituer leurs conceptions aux lois de la nature, qui proteste contre toute intervention de l'État, et réclame à cor et à cri la liberté, rien que la liberté, n'hésite pas, dès qu'il s'agit de la fécondité conjugale, à crier aux époux : Halte, malheureux! Quel démon vous sollicite? Ne pouvez-vous faire l'amour sans faire d'enfants?... Oubliez-vous que la population tend à croître en progression géométrique, tandis que les subsistances ne s'augmentent qu'en raison arithmétique?

Bref, l'école de Malthus enseigne que, le mouvement de la population allant trop vite, sans qu'elle puisse dire pourquoi, il faut serrer le frein. Nous ne devons pas de médiocres remerciements à M. Joseph Garnier d'avoir enfin eu le courage de jeter la honte aux chiens, et de dire en termes catégoriques en quoi consiste la recette préventive de Malthus, ou *moral restraint*.

Vous connaissez, Monseigneur, l'histoire de ce petit-fils de Jacob qui, invité par son père Judas, en vertu du lévirat, à s'approcher de sa belle-sœur Thamar, devenue veuve sans enfants, et à créer par son union avec elle une postérité à son frère défunt, trompait la nature, *semen fundebat in terram*, et fut frappé de Dieu pour cette abomination, *quòd rem detestabilem faceret*. Le nom d'Onan a passé à la postérité par son infamie : il sert à désigner le vice honteux qui décime la jeunesse, et dont Tissot a fait une peinture si effrayante, l'*onanisme*.

Eh bien, l'onanisme, l'onanisme à deux, entendons-nous, est le moyen préventif indiqué par Malthus contre la sur-production des enfants : c'est ce qu'il appelle *moral restraint*. C'est ainsi que la science sait relever les œuvres mêmes du péché. Désormais il ne faut plus dire onanisme, il faut dire malthusianisme.

Le raisonnement est très-simple : Si la thèse fondamentale de Malthus est prouvée, — la tendance de la population à s'accroître en progression géométrique, pendant que les subsistances ne s'augmentent qu'en progression arithmétique, — ne vaut-il pas mieux, par une sage prévoyance, prévenir la conception que de donner le jour à des êtres condamnés à mourir de faim ?

M. Joseph Garnier cite ses autorités.

En 1852, M. Ch. Dunoyer, aujourd'hui membre de l'Académie des Sciences morales, étant préfet d'Amiens, n'hésitait pas à donner aux classes indigentes de son département le conseil de Malthus.

« Les classes les plus à plaindre de la société, disait-il, ne parviennent à s'affranchir de leur douloureux état qu'à force d'activité, de raison, de prudence, de *prudence surtout dans l'union conjugale*, et en mettant un soin extrême à éviter de rendre leur mariage plus prolifique que leur industrie. »

Ces paroles furent vivement critiquées par le clergé du diocèse et une partie de la presse parisienne. M. Dunoyer y répondit dans un *Mémoire à consulter*, Paris, 1855 :

« Il est incroyable, dit-il, que l'action d'appeler des hommes à la vie, celle sans contredit des actions humaines qui tire le plus à conséquence, soit précisément celle qu'on a le moins senti le besoin de régler, ou qu'on a réglée le plus mal. On y a mis, il est vrai, la façon de l'acte civil et du sacrement ; mais, le mariage une fois contracté, on a voulu que ses suites fussent laissées, pour ainsi dire, à la volonté de Dieu. La seule règle prescrite a été qu'il fallait, ou s'abstenir de tout rapprochement, ou ne rien omettre de ce qui pourrait rendre l'union féconde. Tant que des époux peuvent croire qu'ils ne font pas une œuvre vaine, la morale des casuistes ne trouve rien à leur reprocher ; qu'ils se manquent à eux-mêmes, qu'ils abusent l'un de l'autre, qu'ils se dispensent surtout de songer au tiers absent et peut-être infortuné qu'ils vont appeler à la vie sans s'inquiéter du sort qui l'attend, peu importe : l'essentiel n'est pas qu'ils s'abstiennent d'un acte triplement nuisible, l'essentiel est qu'ils évitent de faire un acte vain. Telle est la morale

des casuistes ; morale à rebours de tout bon sens et de toute morale, car, ce que veulent le bon sens et la morale, ce n'est sûrement pas tant qu'on s'abstienne de faire des actes vains que de faire des actes nuisibles.

« Aussi la vérité, en dépit de ces graves sottises, est-elle que, si des époux ne doivent pas regarder comme blâmable tout rapprochement qui ne tendrait pas à accroître leur postérité, ils ont pourtant, même dans les rapprochements les plus autorisés et au sein de l'union la plus légitime, des ménagements à garder, soit envers eux-mêmes, soit l'un envers l'autre, soit l'un et l'autre envers les tiers qui peuvent être les fruits de leur union. »

Consulté à diverses reprises par MM. Louis Leclerc et Joseph Garnier sur la moralité d'un telle prudence, M. Dunoyer répond qu'il trouve un pareil doute peu raisonnable. Il va jusqu'à dire que le précepte de Malthus est tout aussi pudique que le sixième et le neuvième commandement du Décalogue, et qu'après ce distique :

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement,

il serait à propos de placer cette autre recommandation, bien plus essentielle :

L'œuvre de chair accompliras
En mariage prudemment.

M. John Stuart Mill, dans ses *Éléments d'économie politique*, 1845, s'exprime avec la même rondeur que M. Dunoyer, et il fait cette réflexion :

« Le peuple ne se doute guère de tout ce que lui coûte cette pruderie de langage. On ne peut pas plus prévenir et guérir les maladies sociales que les maladies du corps sans en parler clairement. »

Et ailleurs :

« Il n'y a pas d'autre sauvegarde pour les salariés que la restriction du progrès de population... Malheureusement le sentimentalisme, plutôt que le sens commun, domine les discussions qui ont lieu sur cette matière. »

A en croire ces messieurs, c'est dans l'intérêt du peuple, dans l'intérêt de la femme comme dans celui des malheureux enfants destinés à périr, qu'ils insistent sur le commandement malthusien.

Rossi va jusqu'à accuser la classe exploitante, la bourgeoisie, de pousser à l'excès de population par un motif de cupidité. En multipliant outre mesure les ouvriers, dit-il, elle s'assure le bas prix de la main-d'œuvre. Si pareille calomnie tombait d'une bouche socialiste, la Justice, jugeant sans jury, condamnerait le diffamateur à trois ans de prison et à la perte de ses droits civils.

« Les simples ne comprennent pas et ne comprendront jamais la question. L'économie sociale est pour eux lettre close. Ils ne voient dans l'affaire que les vives amorces du jeune âge, et le danger que ces flammes comprimées n'éclatent par quelque désordre...

« Les habiles au contraire connaissent le fond des choses : pour eux ces lieux communs (providence, confiance, espérance) ne sont pas l'expression, mais le déguisement de la vérité. Ils savent que plus il y a de travailleurs, plus, toutes choses égales d'ailleurs, les salaires sont bas et les profits élevés. Tout s'explique par cette formule, et en particulier le pacte d'alliance entre les habiles et les simples. Ils sont du même avis, parce que les uns ne saisissent point, et que les autres saisissent très-bien le fond de la question...

« Quant à nous, nous dirons aux travailleurs, aux jeunes gens : Que la prudence pénètre dans les mariages et préside à l'établissement de chaque famille, et l'on n'aura plus à s'inquiéter du sort de l'humanité... »

Je ne reconnais pas à ce langage le prudent économiste qui, à propos de la division du travail, faisait remarquer qu'autre chose est l'économie politique et autre chose la morale; que, si l'application du principe de division entraîne à des conséquences incompatibles avec la dignité humaine, cela n'infirme pas la valeur du principe, mais soulève un problème à résoudre ultérieurement par la science sociale.

Que ne faisait-il de même pour la population! En l'état actuel des choses, aurait-il dit simplement, il y a défaut de balance entre le mouvement de la population et celui des subsistances. Cette disproportion accuse tout à la fois une lacune dans la science et un désordre dans la pratique sociale. Elle soulève un problème que l'économie politique, d'accord avec la physiologie, la psychologie et la morale, doit résoudre, mais que Malthus a tranché sans l'entendre.

Bastiat lui-même, le chaste Bastiat, apporte à la thèse la pompe de son style. Les autres avaient parlé au nom de l'humanité, au nom de la morale, au nom des intérêts sacrés de la femme et de l'ouvrier; lui, il parlera au nom de la pudeur.

L'onanisme pratiqué à la mode de Malthus, dans le but indiqué par Malthus, suivant Bastiat est une loi de la pudeur même. Il en trouve la preuve dans la réserve dont s'entoure l'amour honnête, dans la sévérité de l'opinion, qui flétrit la fornication, le concubinage, l'inceste, et jusque dans l'institution sacrée du mariage. Toutes ces choses, à son avis, n'ont de sens et de valeur que parce qu'elles sont une révélation spontanée du *moral restraint* :

« Qu'est-ce que cette sainte ignorance du premier âge, la seule ignorance sans doute qu'il soit criminel de dissiper, que chacun respecte, et sur laquelle la mère craintive veille comme sur un trésor?

« Qu'est-ce que la pudeur qui succède à l'ignorance, arme mystérieuse de la jeune fille, qui enchante et intimide l'amant, et prolonge, en l'embellissant, la saison des innocentes amours?...

« Qu'est-ce que cette puissance de l'opinion qui flétrit les relations illicites, cette rigide réserve, ces institutions sacrées; que sont toutes ces choses, sinon l'action de la loi de limitation manifestée dans l'ordre intelligent, moral, *préventif*?

« Est-il possible de nier que l'humanité intelligente n'a pas été traitée par le Créateur comme l'animalité brutale, et qu'il

est en sa puissance de transformer la limitation *répressive* en limitation *préventive*?... » (*Harmonies économiques*, 2^e édit.)

M. Joseph Garnier donne le compte-rendu d'une séance de l'Académie des Sciences morales et politiques dans laquelle MM. Dunoyer, Villermé, Guizot, Léon Faucher et lord Brougham prirent successivement la parole sur la question de population. Tous, en ce qui concerne le *moral restraint*, sont de l'avis de Malthus. S'ils font quelques réserves, c'est sur l'énoncé mathématique de ses deux premières propositions : pour ce qui est de la *prévoyance* recommandée par Malthus et de sa morale, pas la moindre difficulté. M. Passy reconnaît les éminents services que Malthus a rendus à la science; M. Guizot le loue au nom de la législation et de la politique; M. Léon Faucher, parlant pour ne rien dire, se réunit à l'opinion de M. Passy, que confirme celle de M. Guizot.

Enfin, dit M. Joseph Garnier, les idées de Malthus ont été professées et défendues par la plupart des économistes modernes, parmi lesquels J.-B. Say, Destutt de Tracy, James Mill, Mac-Culloch, Sismondi, Duchâtel, Chalmers, Dunoyer, Rossi, Thornton, John Stuart-Mill, Gust. de Molinari, Dupuynode, lui paraissent mériter une mention particulière. Je pourrais citer beaucoup d'autres noms; je ne crois pas que les porteurs y tiennent (o).

XLI. — Il me semble avoir écrit quelque part, je ne sais plus où, à propos de cette morale des malthusiens, *morale de cochons*!... Je demande pardon de la grossièreté de l'épithète, que je n'entends certes appliquer à personne. Mais quel sentiment puis-je éprouver à la vue de ce cénacle de soi-disant économistes, vieux praticiens du *moral restraint*, refaisant les lois de la pudeur, caricaturant le Décalogue, décidant avec gravité qu'il y a urgence de guérir le peuple de ses scrupules à l'endroit de la masturbation conjugale, et tout cela pour l'honneur d'une préten-

due doctrine qui serait la honte de la science, quand elle ne serait pas la honte de la morale?

C'est au palais de l'Institut, à l'Académie des Sciences morales et politiques, tribunal suprême des mœurs françaises, que se tiennent ces conférences. Ceux qui prennent part à la délibération sont les plus haut placés dans l'administration et dans l'enseignement. M. Dunoyer a été préfet; M. Duchâtel, ministre; M. Léon Faucher, ministre; M. Guizot, ministre et professeur : on l'a surnommé, je ne sais pourquoi, *l'austère*. Rossi était professeur; J.-B. Say professeur; M. Joseph Garnier est professeur; tous défenseurs de la religion, de la morale, du mariage et de la famille, contre le socialisme anti-malthusien, et, hors ce qui regarde la procréation des enfants, partisans du *laissez faire laissez passer*.

Voyez-vous la jeunesse française, celle qui suit les cours du collège de France et de la Sorbonne, tous ces étudiants de l'école de droit, de l'école de médecine, de l'école normale, de l'école polytechnique, de l'école des mines, de l'école des ponts et chaussées, s'instruisant, à dix-huit ans, à la pratique de la restriction préventive, passant des leçons de Malthus aux exercices de la Closerie des Lilas, et se préparant par l'amour libre, garanti sans progéniture, à la stérilité du mariage, qu'ils devront plus tard, comme magistrats, professeurs, médecins, ingénieurs, propager parmi le peuple?... M. Thiers, qui ne se pique pas d'austérité lui, a eu le malheur de qualifier cette débauche *d'outrage à la nature* : on lui a prouvé qu'il n'avait pas le sens commun. Niais, en effet, qui s'en va prendre au sérieux le travail, la propriété, l'hérédité, la Révolution aussi sans doute, et qui ne s'aperçoit pas que la question économique et sociale se résout en un mot, l'expulsion des germes inutiles!

Le lapin, dans l'intérêt de ses plaisirs, châtre ses petits; le matou dévore les siens. L'antiquité, obéissant à cet

instinct de brutes, pratiqua l'avortement, l'exposition des enfants, la castration, la prostitution, la polyandrie; plus de dix-sept siècles avant J.-C. nous voyons le *moral restraint* en usage parmi les patriarches. Ajoutez l'esclavage et la guerre : c'est ainsi que, sous la loi d'inégalité, s'établit l'équilibre entre les subsistances et la population.

Mais la conscience des peuples n'a cessé de protester contre ce hideux système. L'esclavage a en partie disparu; l'avortement, la castration, l'exposition des enfants sont réputés crimes; la prostitution est flétrie; le commerce international amortit le coup des disettes; la guerre elle-même tend à disparaître. Reste l'onanisme, irrévocablement condamné chez le solitaire, mais dont il ne tiendra pas à Malthus, à MM. Guizot, Dunoyer, Rossi et consorts, que nous ne fassions, dans le mariage, une vertu!

Me fais-je donc illusion? Et quand, appelant le *moral restraint* de son véritable nom, je le range dans la série des moyens *répressifs* que Malthus lui-même a repoussés; quand je fais de la pratique onaniste le dernier terme ou le premier, comme on voudra, d'une série abominable, est-ce moi qui suis le sophiste, comme j'ai eu l'honneur de me l'entendre dire tant de fois, et les autres sont-ils les vrais savants, les vrais moralistes, les vrais sages?

Ne saurait-on comprendre, d'abord, qu'entre le moyen mécanique préconisé par Malthus et par l'Académie des Sciences morales, et l'avortement, il n'y a pas, au point de vue de la morale, de différence essentielle; que, si les époux ont des *ménagements à garder*, comme dit M. Dunoyer, *envers le tiers* non conçu, ils n'en ont pas de moindres envers ce même *tiers* après qu'il a été conçu; que par conséquent le père, la mère, ou tous les deux, bientôt on dira l'État, étant juge du sort qui attend ce *tiers infortuné*, il n'y a pas plus de crime dans le ministère de la sage-femme qui détruit un fœtus de quarante jours ou de trois mois que dans l'acte du père qui supprime le

germe, *semen fundit in terram*, avant la conception? Et, ce pas franchi, la *répression* ne s'arrête plus : nous retrogradons de terme en terme jusqu'au cannibalisme.

D'autre part, il est si difficile de concevoir que, le *moral restraint* étant la condition désormais obligée des relations amoureuses, le mariage, considéré jusqu'ici comme une union sacramentelle, se résout en fornication simple; qu'avec lui s'évanouit la famille, de sorte que nous n'échappons à la sur-population que pour tomber dans la dépopulation?

Pour moi je le déclare, au risque de me voir traiter une fois de plus de Cassandre, si les *idées* de Malthus devaient un jour prévaloir, ce serait fait de l'humanité.

XLII. — Je dirai en peu de mots en quoi consiste la balance de la population, renvoyant à d'autres études pour le développement des principes sur lesquels repose toute cette théorie.

Le monde moral, comme le monde de la nature, existe par lui-même, assis sur des lois certaines, équilibré dans toutes ses parties.

De même que dans les transactions mercantiles et industrielles, la valeur balance ou paye la valeur, que le salaire fait équilibre au produit, le loyer au prêt, le service au service, ainsi, dans l'économie générale, la puissance ou la force fait équilibre à la force. C'est par leur opposition mutuelle, non par une restriction arbitraire, que les forces économiques se contiennent l'une l'autre, que la propriété, par exemple, sert de contre-poids à la communauté, la force collective à la division, la concurrence au privilège, etc.

Dans le problème de la population et des subsistances, quelle est la force qui pousse à la multiplication des sujets? — La force génératrice.

Tandis que Malthus, en vrai doctrinaire, ose intervenir entre l'homme et la femme au moment de l'union, et arrêter, par un procédé qui ne diffère en rien des moyens de *répression* condamnés par lui-même, l'absorption de la semence, il s'agit simplement pour moi de découvrir la force dont le développement doit faire équilibre à la puissance génératrice, et de lui donner l'essor.

Cette force, quelle est-elle?

Dans mon *Système des contradictions économiques*, publié en 1843, j'avais cru la découvrir dans le TRAVAIL.

L'homme qui fait une dépense considérable de force, soit musculaire, soit cérébrale, ne peut pas, disais-je, vaquer dans la même proportion aux œuvres de l'amour : il s'épuiserait rapidement. — Il y a donc opposition entre les deux forces ; et, dans une société bien ordonnée, établie sur la Justice, l'égalité de condition, l'équivalence de l'instruction, la somme du travail croissant d'ailleurs toujours pour la société et pour les individus, la chasteté des mœurs allant du même pas, il est rationnel de présumer que l'équilibre s'établira de lui-même.

Telle était en substance la théorie que j'opposais dès 1843 à la prétendue doctrine de Malthus. Elle offre cet incontestable avantage d'être conçue dans les principes de la science économique, qui n'est autre que la science de l'équilibre des forces et des valeurs ; de plus, elle est irréprochable au point de vue de l'éthique. Il a plu à MM. Joseph Garnier et Gustave de Molinari de voir dans cette théorie une adhésion déguisée aux *idées* de Malthus, un *moral restraint* d'une espèce peut-être plus pudique, mais qui en définitive rentrait dans la *prévention* malthusienne. Je laisse au lecteur le soin d'apprécier cette assimilation.

Dans le milieu créé par l'inégalité traditionnelle, et défendu comme légitime par les malthusiens, l'homme, ainsi que je le démontrerai plus tard, est lascif et incontinent ;

comme la bête, dont il partage la condition, il tend à une multiplication illimitée, aveugle. De là le système répressif déchainé par la nature, et dont Malthus retient le premier terme, l'onanisme.

Au contraire, dans le régime de Justice appliquée, et conséquemment d'équilibre général, que le but de la Révolution est d'établir, l'homme, chaste par prédilection, ordonné dans son mariage, dans ses amours, dans toute sa vie, n'a plus besoin qu'on le retienne : il est ce qu'il doit être, et la population se trouve, comme lui, en équilibre.

Cette théorie, tout incomplète qu'elle était, avait frappé Bastiat, qui tâcha de s'en rapprocher dans ses *Harmonies économiques*, et aurait sans doute rendu justice à l'auteur, s'il n'était de principe entre malthusiens qu'un socialiste ne peut jamais avoir raison.

De nouvelles réflexions m'ont conduit à modifier cette théorie, dont le défaut grave était de reposer sur une base trop exclusivement physiologique, tandis qu'elle doit reposer avant tout sur un principe moral, en présence duquel la physiologie ne joue plus que le second rôle.

XLIII. — L'homme, être intelligent et libre, capable d'enthousiasme, répugne par sa nature animique au fatalisme de la chair. Déjà affranchi du rut, dont le retour périodique domine les animaux inférieurs, il tend à s'affranchir encore de l'orgasme génésiaque, en ne cédant à l'amour que sous l'excitation de l'idéal.

Ce n'est donc pas tant à la puissance génératrice qu'il s'agit ici de faire équilibre qu'à l'entraînement érotique ; ce à quoi nous parviendrons par le développement d'une faculté supérieure, la JUSTICE.

Par la Justice, l'homme, déjà transfiguré par l'idéal, se transfigure une seconde fois. Le bonheur qu'il cherchait auparavant dans la jouissance, il le cherche désormais dans la chasteté, forme suprême de l'amour, et qui chez